

# TÊTE À TÊTE

**Daniel Ceppi :  
de l'aventure  
au reportage,  
du roman BD  
au document.**

Daniel Ceppi : un auteur (À suivre) qui publie chez Casterman « Les aventures de Stéphane »\*, une bande dessinée qui renouvelle le récit d'aventures, un style et un dessin à l'écart des modes —ni branchés, ni rétros —, des personnages qui ont su éviter les pièges du manichéisme.

Aventures riches en péripéties et en couleurs locales, la Turquie, l'Iran ou l'Inde comme si vous étiez, Daniel Ceppi construit des scénarios solides, documentés, pour les jeunes de 12 à 92 ans. Nous avons eu envie de vous faire connaître cet auteur très complet, et très discret.

N.V.

**A**près les Arts Décos à Genève, avec une optique spécialisée dans le graphisme, après sept ans à mon compte en tant que graphiste, j'en ai eu marre de la publicité, alors je me suis tourné vers l'illustration : j'ai fait des bouquins, la série des Sans-Atout, pour Folio junior, par exemple.

Puis j'ai voulu écrire un roman, qui devait être *Le guèpier*, et comme je me suis vite aperçu que je n'avais aucun talent d'écriture ni de style, j'ai commencé à l'illustrer. Et d'illustration en illustration, finalement j'ai fait une BD. Mais je m'intéresse presque plus à l'histoire qu'au dessin. Mon dessin est classique, je n'ai rien inventé ; j'ai repris des ficelles qui étaient connues. Je trouve que le dessin dit belge est le plus clair pour la narration, la clarté du récit.

Quand j'étais gamin, j'ai lu Hergé, Jacobs. Mais le véritable déclic que j'ai eu, c'est en tombant sur la *Véritable histoire du soldat inconnu*\*\*, de Tardi. Il y avait là, pour la première fois à ma connaissance, un ton nouveau, un autre genre de narration, un autre style d'histoire. C'est Tardi qui m'a inspiré. Ça se voit pas mal dans mes premiers albums en noir et blanc.

J'utilise dans mon dessin des schémas classiques et je ne me fais pas vraiment plaisir. Alors, comme j'aime bien dessiner, le seul moyen de m'exprimer vraiment, c'est la peinture. C'est très réaliste également ce que je fais en peinture, mais c'est totalement différent de mon dessin. Toute modestie mise à part, c'est plus dans la ligne de Egon Schiele, un expressionniste autrichien du début du siècle. Chaque année je fais une

---

\*Bibliographie et chronologie des « Aventures de Stéphane » : les trois premiers albums de Ceppi sont parus en noir et blanc aux Humanoïdes Associés : *Le guèpier* (1978), *À l'est de Karakulak* (1978), *Le repère de Kolstov* (1980). Passé chez Casterman il poursuit sa série en couleurs avec *Les routes de Bharata* (1982), *La malédiction de Surya* (1983), *L'étreinte d'Howrah* (1984), et la réédition redessinée du *Guèpier* (1984).

\*\* Futuropolis, 1974.

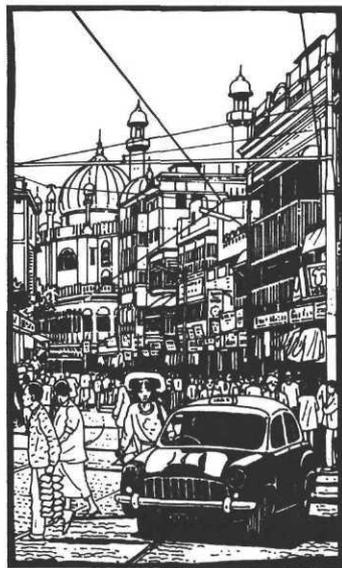
vingtaine de tableaux, puis ils partent tous. Mais je ne pourrais pas en vivre. Ce sont des peintures très expressives : ça gicle. Quand je m'y mets, j'en fais une dans la journée. En général je me bloque deux mois par an, quand j'ai fini ma BD, pour faire de la peinture. J'ai un grand appartement à Genève, mais c'est des petites peintures que je fais (50X70). Comme j'ai un atelier pour la bande dessinée, j'utilise le même pour la peinture. Je ne mélange pas : je fais ma BD, après je fais la peinture, après en général je m'arrête pendant six mois où je ne fais rien, à part des scénarios, ou bien je pars en voyage.

### L'art du scénariste

*Le guèpier* se passe à Genève, mais il n'y a pas de bâtiments précis, je ne suis pas allé faire de repérages. Pour les autres, en général je suis allé sur place pour écrire le scénario, prendre mes propres documents parce que je n'avais pas envie de travailler avec des archives photographiques. Je fais attention aussi à tout ce qui est prix, trajets, noms des hôtels. Dans *L'étreinte d'Howrah*, on peut suivre le trajet de Stéphane, parce que moi-même je l'ai fait à pied. Mais même en étant allé sur place, en ayant fait une enquête très précise, il n'y a que l'histoire qui passe. On a l'impression que Ceppi n'y est pas allé et ça me dérange un peu.

L'idée de ce scénario m'est venue en lisant un article dans « Libé » sur des prostituées européennes qui faisaient le tapin à Calcutta et à Bombay. Ça m'a paru bizarre d'aller si loin. Alors, avec ma femme, je suis allé faire une enquête — on allait six mois en Inde de toute façon —, et on est resté un mois à Calcutta pour interroger ces filles : c'était lié à la route, elles étaient parties en 68 ou plus tard avec des copains, elles s'étaient trouvées sans fric et avaient commencé à se vendre, certaines s'étaient accrochées à la drogue. Le plus curieux, c'est qu'il y en a très peu qui veulent s'en sortir ; finalement, elles sont assez contentes de leur sort, à cause de la facilité.

J'écris vraiment le scénario comme un roman, mal écrit, mais le texte est très épais. Puis, quand je fais le découpage, je me rends compte de tout ce que je sabre : des petites phrases, des annotations prises sur place ; et après ça va trop vite. *Karakulak*, pour moi c'est le meilleur album, parce qu'il a 59 pages. Pour sa réédition chez Casterman, ils sont d'accord : ça fera 62 pages, comme les *Tintin*. Ils sont très arrangeants chez Casterman, c'est une boîte sérieuse. Je ne dis pas que leurs bouquins sont meilleurs que les autres, mais ils s'en occupent bien, ils ont une bonne mise en place, les représentants sont sérieux. Sur huit cents albums qui paraissent en France par an, ils en sortent vingt, et ils ont 33% du chiffre d'affaire : il n'y a pas de miracle. C'est le grand rêve



Casterman.

# TÊTE À TÊTE

« *Il n'y a rien  
qui se démode  
plus vite  
que la mode.* »

d'aller chez Casterman. Je ne pensais pas que ça les intéressait ce que je faisais. Puis j'ai rencontré par hasard Jean-Paul Mougin à la Convention à Paris, qui m'a dit : « Comment, salaud, j'ai appris que tu quittais les Humanos et t'es même pas venu nous voir ! » Je lui ai répondu : « J'ai rien signé nulle part, quand tu veux ! » Et c'est parti comme ça... Pour la réédition du *Guépier*, j'ai tout redessiné, mais j'ai gardé exactement les mêmes prises de vues, les mêmes textes : je ne voulais pas remettre en question ce que j'avais fait il y a sept ans. C'est juste le trait qui a changé. C'est une grande chance, pour un dessinateur, de pouvoir, après trois ou quatre albums, les redessiner.

A partir du prochain, je change un peu d'optique. Stéphane va rentrer en Europe, et j'ai envie de lui donner un statut plus politique. Il est un peu nonchalant, il ne s'intéresse pas à grand-chose, si ce n'est à l'aventure. Il ne sera jamais militant, il est prêt à voler, il n'a pas une grande moralité. C'est pour ça que j'introduis le personnage de Cynthia, qui a un autre statut. Elle est d'un autre milieu que lui. Dans *L'étreinte d'Howrah*, elle l'interroge ; elle lui dit qu'elle n'en a rien à faire d'aller à Calcutta avec lui, alors qu'Alice aurait été obligée d'aller avec lui.

## Les projets

Le prochain album\*, c'est un huis clos, toujours en Inde, dans la maison de Cynthia, où quatre bandits se réfugient parce qu'une rivière a débordé et que le village est bloqué. On ne sort pas de la maison, c'est un huis clos où il y a uniquement des rapports de force. Ça pourrait être n'importe où, parce qu'on ne voit jamais l'extérieur. On sait que c'est la maison de Cynthia seulement parce qu'on reconnaît les architectures qui sont dans les albums précédents. C'est pour faire le lien avant qu'ils rentrent, car c'est le dernier album de leurs aventures indiennes. Pour le reste, je ne sais pas ; je vais m'arrêter pendant quelque temps, pour faire autre chose avec un scénariste, plus dans le polar, et je vais rejouer avec le noir et blanc. En 44 pages on raconte une grande nouvelle, on ne peut pas développer une histoire. Dans une aventure comme *L'étreinte d'Howrah*, il faut que sans arrêt il se passe des choses, qu'il y ait du suspense, alors le scénario, finalement, est léger, on n'a pas le temps de s'intéresser au caractère des personnages. Alors que dans le huis clos, comme l'histoire est infime — des personnes enfermées dans une maison et les rapports de force entre elles —, j'ai pu parler de tout ce que je pense sur les Indiens entre eux par rapport aux religions, aux colonialistes, aux voyageurs, au fric...

\* *Captive du chaos*, parution dans « A suivre » à partir du n° 86, mars 1985.

Ces derniers temps je suis très branché sur l'économie, le terrorisme, des faits d'actualité ; mais j'ai plus de peine à monter le scénario. Ce que je voulais faire au départ, c'est un gros polar, avec une héroïne qui s'occuperait d'art. J'ai une copine qui est experte en tableaux de Calame, et c'est la seule au monde, car ce n'est pas un peintre très connu. Comme il y avait beaucoup de Russes au début du siècle qui venaient à Genève pour suivre des cours de peinture avec lui, beaucoup de sa production est partie en Union soviétique ; cela me permettrait de faire un rapport entre l'Occident et les pays de l'Est, par le biais de cette fille qui va dans les musées à Budapest, à Sofia, etc., et qui raconte toutes les magouilles... Il y a tout un jeu qui peut être à la fois politique, toucher le milieu de l'art ; je voudrais justement lui faire un passé de militante, style bande à Baader. C'est dur, parce qu'on ne peut pas parler de choses aussi importantes que celles-ci si on n'est pas sûr de son fait ; alors il faut rencontrer des gens, qui souvent n'aiment pas tellement parler de ce passé parce que ça ne les intéresse plus, ou bien ils ont changé d'avis entre-temps.

Ce que j'aimerais encore mieux, c'est quelqu'un qui pourrait m'écrire ça, parce que, quand j'écris moi-même quelque chose, qu'il s'agisse de Stéphane ou d'une nouvelle histoire, j'ai toujours la même démarche d'esprit, les mêmes suspenses, les mêmes combines. J'ai bien aimé le travail que j'ai fait avec Martinez, *L'ombre de Jaïpur* (Dargaud, collection Pilote) ; ce sont des nouvelles écrites par un littéraire, ce qui fait qu'il ne m'a pas fait de découpage ; il y a beaucoup de texte (les gens qui aiment la BD n'aiment pas ce bouquin). Je trouve que c'est trop important, la bande dessinée, pour la laisser toujours aux mêmes médiocres.

Quand il y a eu cette affaire du Fonds monétaire international qui a dû aller en urgence à Washington, il y a quelques années, parce que le Mexique ne voulait plus payer sa dette, le directeur de la Banque nationale suisse était parti en week-end à la montagne, et on a fait toute une recherche par hélicoptère pour le retrouver, l'amener à l'aéroport. J'aurais trouvé intéressant de monter un scénario-catastrophe avec ça (si on n'avait pas trouvé deux ou trois de ces directeurs, ou s'il y avait eu un meurtre), aller au bout du krach financier mondial, mais je n'ai pas trouvé quelqu'un capable de l'écrire... Sans tomber dans les recettes, mais sur la base d'un scénario solide, et sans faire du manichéen. La BD souvent se met elle-même dans un carcan ; après, on lui reproche d'être de la sous-littérature...

*Propos recueillis  
par Nicolas Verry*

***Wanted :  
Ceppi  
recherche  
un scénariste  
pour une  
histoire  
politico-  
économique.***